



à Henri Peyre

Très cordialement

La Vaine Aventure

ALFRED MORTIER

LA VAINE AVENTURE

PARIS

ÉDITION DV « MERCVRE DE FRANCE »

15, RVE DE L'ÉCHAVDÉ-SAINT-GERMAIN, 15

M DCCC XCIV

Si tu rencontres en chemin
Deux enfants la main dans la main
Tristes et pâles,

Ne leur demande pas pourquoi
Ils passent ainsi près de toi
Tristes et pâles.

Laisse-les marcher pas à pas,
Car ils ne te répondraient pas
En leur tristesse ;

Or c'est moi qui les ai chassés,
Mais vraiment j'en avais assez,
De leur tristesse.

Ils ne me disaient jamais rien
Quand mon corps s'alliait au tien,
Douce maîtresse,

Mais chaque nuit de leurs grands yeux,
Coulaient des pleurs silencieux
Sur ma maîtresse.

Or si tu veux savoir le nom
De ces deux enfants qui s'en vont
Tristes et pâles,

Je te dirai, questionneur :
C'est ma sagesse et mon bonheur
Tristes et pâles.

LE CLAVECIN

Grêles, transparents, cristallins souvenirs
Dont les chères voix trottinèrent mignardes,
Mourez aux longs plis des tentures en larmes
De nos jadis, hélas déjà devenirs.

Mourez, pleurées par l'essaim des folles mouches
Assassines, vrai chagrin et faux bourdon,
Maintenant aussi loin des rieuses bouches
Que les bouches sont loin des gentils pardons.

Mourez d'avoir vécu par trop parallèles
A nos romances par trop sentimentales,
Mourez en rythmes doux, palpitantes ailes
Que ne purent sauver de mort les pédales.

Pour moi vous serez les complices aimées,
Vous serez toujours les petites gamines
Amolllissant la sienne de vos mines,
D'ailleurs volées aux musiques surannées...

Dans l'oubli se sont tus théorbes, rebecs,
Flûtes, psaltérions, chœurs blottis aux flancs
Du clavecin galant aux fins bois dolents,
Dont la frêle âme en essor meurt d'un bruit sec.

O chères voix, voix lointaines, voix parties,
Vous fûtes les soirs lilas de nos vouloirs
Et les matins rosés de nos accalmies,
Si faibles qu'on pensait vivre en des miroirs.

Dans tes yeux verts comme la mer
Un jour j'ai bu le philtre amer,
Et depuis lors ma fiancée
A jamais par moi délaissée
Connut l'horreur des trahisons
Et des crimes que nous osons.

Dans tes bras transparents d'ivoire
Dès lors j'ai perdu la mémoire
De tout ce qui n'était pas toi
Et n'ai plus voulu d'autre foi
Que cette inconscience morne
Où tu m'endors, ô sombre Norne.

Près de ton cœur dominateur,
Muet et glacé de terreur
Tel qu'un enfant en la nuit noire,
A d'autres j'ai laissé la Gloire,
L'appel sonore des buccins,
Et me reposant sur tes seins

Taris et vides d'espérance,
J'attends désormais en silence
Que ta voix, écho du Destin,
M'annonce un jour le clair matin,
Le matin couronné de vignes
Qui sur la nacelle des cygnes

M'emmènera loin de tes yeux,
Loin de ton cœur pernicieux
Vers la montagne consacrée
Aux héros dont l'âme épurée
Par la souffrance et par le mal
Chante un éternel germinal !

LA PASSANTE

C'est vers toi, chère, toi qui passes lente allante
Dans la ville effarée, à l'approche du soir,
Que vont les seuls désirs dont notre âme dolente

En mal d'inassouvi veuille encor s'émouvoir,
Et vers toi tout ce fiel que notre ennui distille
Avec l'éveil subit du somnolent espoir.

Cependant que tu vas lente au long de la ville,
Dans tes yeux entrevus nous buvons la fraîcheur
Et ton souffle caresse notre front stérile ;

Dans tes bras nous goûtons l'incertaine douceur
De paroles que nul n'a jamais entendues
Et de pleurs imprégnés d'une étrange langueur,

Cependant que tu vas le long des avenues,
Tu es, dans le flot noir du fleuve limoneux,
La barque dérivant aux îles inconnues,

Et nous tendons vers toi nos gestes hasardeux,
Car toi seule peux nous donner la certitude
Et le baiser de paix à nos lèvres en feu ;

Et toi seule pressens, malgré notre attitude,
Que notre cœur saurait sans doute encor aimer,
Et tandis qu'à jamais ton image s'élude

Au lointain horizon des faubourgs embrumés,
O sœur d'élection, ô maîtresse éphémère.
Dans notre cœur grandit, éternelle chimère,

Le regret doux amer de n'avoir pas parlé.

GARDEN-PARTY

Le jardin s'est paré d'une grâce hypocrite,
Et ce beau nonchaloir des calices défunts
Prohibe la fiance en leurs furtifs parfums
Issus d'un art trop apprêté selon le rite.

Pourtant les volontés s'effeuillent une à une
Malgré les soirs prévus et les matins aigris,
Parce qu'en le jardin sans souci du mépris
Tant d'abandon naïf désarme l'amertume.

Et puis cette langueur des molles étamines
Jointe au rire candide et grêle emmi la vasque
Fête une telle entente de ruses mesquines

Que l'on sait pardonner non sans quelque dédain,
Et qu'admirant le tour joli du baladin
On goûte une joie perverse à friper son masque.

UNE DEMOISELLE RÊVAIT...

Je songe : à cette même heure
Elle doit, docile tige,
Pencher aux rides du lac.

Son cœur s'éperd, elle pleure
Et cherche le vain vestige
Du palais agonisant —

Or et moire du couchant —
Qui s'enfonce lentement
Dans la tombe violette.

Tout à l'heure, oui tout à l'heure
Le prince allait lui parler ;
Il s'était déjà levé

Sur son trône d'émeraude
Pour dire de tendres choses...
Mais sa voix resta muette.

Pourquoi rien n'est-il que fraude ?

Il avait — c'est singulier —
(Tout d'un coup il lui souvient)
Une rouge rose au cœur.

D'où lui venait cette fleur?
Sans doute aimait-il ailleurs
Quelque fille sans honneur.

Pourquoi rien n'est-il que leurre?

Alors elle sent soudain
Un grand mal dans tous les membres :
Mal du meurtrier dédain

Déjà sans nul souvenir,
Cœur frappé prêt à te fendre
Quoi le désir de mourir?

Ah pourquoi ne pas attendre?

Demain l'aube aux cheveux d'ambre
Viendra jouer avec toi ;
Demain quelque fils de roi

Viendra heurter à ta chambre
Et sur ton front rougissant
Placera le diadème.

Mais non ! ce cœur innocent
Exige le cœur qu'il aime
Et le frêle col se ploie

Vers l'image qui ondoie
Parmi l'ombre du lac noir
Où son âme va descendre.

Pourquoi rien n'est-il que cendre ?

SOMMEIL

Elle ne comprend ni ne comprendra jamais !
Qu'importe le geste et qu'importe la parole
Si ses yeux stagnent inhumés
Sous le givre glacé de leur double alvéole.

Le vent de mes soupirs n'a pas ridé les lacs,
Le soleil s'est couché derrière la montagne
Et la mollesse des hamacs
A versé le sommeil à ma faible compagne.

Elle dort jusqu'au jour qui jamais ne viendra...
O ruisseler le sang sur sa neige étonnée
Et souffler sur sa destinée
Comme un Simoun fiévreux issu du Sahara.

O briser ce front dur cerclé de bandelettes,
Geôle de mes désirs, chaines de mes espoirs,
Et serrer dans mes bras d'athlète
Cette âme qui s'évade en l'onde des miroirs.

Mais épuiser ma force à des luttes obscures...
Non, non... mouiller mon corps d'inutiles sueurs
Et rouvrir mes propres blessures
En frappant au hasard des stupides fureurs !

Elle dort... nul regret ne rôde sur sa bouche,
Nul songe intérieur ne plane sur ce front,
Torpeur implacable et farouche,
Sol rebelle où le soc heurte un roc infécond...

Ah ! si seulement elle entr'ouvrait les paupières,
Clartés de l'immanent, elle vous percevrait
Et le sublime effort des pierres
A dresser vers le ciel l'édifice du vrai.

Elle verrait les champs où j'ai semé la graine
L'arbre au tronc nourricier abandonner son fruit,
Et la sagesse souveraine
Du désordre apparent que son sommeil construit.

Mais, démenti funeste au prodige de naître,
Son ventre rond s'accorde au mâle triomphal
Pour la gésine de quelque être
Qu'étouffe à jamais le néant ombilical.

GESTES

Tes gestes d'autrefois, légers, vains et légers,
Tu les exilas en des pays étrangers
Si lointains qu'ils n'oseront plus nous déranger.

Si les ciels joyeux te tissent des jupes,
Dis, tu n'en seras désormais la dupe ;
Ainsi nous le leur rendrons au centuple.

Nous ne voulons plus des esquifs frivoles,
Des esquifs bercés par les barcarolles
Dont la moire bleue flotte aux brises molles,

Ni des mots cambrés, Tircis et Watteau,
Sur le talon haut de tel concetto,
Car le soleil meurt au front du coteau.

Ris, poudre de riz des galantes fêtes,
Robes à paniers, vendanges sont faites,
Et laissons le fard aux pâles suffètes.

En vieux histrions las des comédies,
Près du cippe mort de notre Arcadie
Nous n'effeuillons plus la blanche Pythie.

Car le soleil glisse en ce ciel d'octobre
Ses rayons pensifs aux plis de ta robe —
L'eau du bassin lave l'ancien opprobre,

Le bosquet désert oubliera nos noms,
Et le faune vert près des Trianons
Interroge Écho qui lui répond : Non.

ALTERA

D'autres t'ont demandé le Rire aux larges ailes :
Ayant quêté la joie au rythme de tes bras,
Fronts ceints de fleurs en les chimériques nacelles,
Voguèrent vers la rive où tu les égaras.

Ceux-là crurent t'aimer, leurs yeux restèrent clos
Au mal intérieur consumant tes paupières,
Et l'immobile orgueil de ta face de pierre
Demeura le tombeau de tes profonds sanglots.

Moi, dès le premier jour, éprouvant ta prunelle
Pour le combat futur un précesseur éclair,
L'arme brandie, hautain aux abîmes offerts,

Et pressentant ton âme à l'Aurore rebelle
Ainsi qu'un lac troublé par quelque songe amer,
Je te préférai sombre et je t'aimai cruelle.

LIED

Si tu me dis ce qu'est ton âme
Je te dirai ce qu'est la mienne :
C'est un spécieux amalgame
De miel, de fiel et de cinname,
Et très médiocrement chrétienne.

Si tu me dis ce qu'est ton cœur
Je te dirai ce qu'est le mien :
C'est un vilain oiseau moqueur
Qui va sifflant d'un air vainqueur
Et se moque de qui le tient.

Si tu me racontes ta vie
Je te raconterai ma vie :
C'est, aux aigreurs des mauvais soirs,
Une route sans grand espoir
De repos ni de reposoir.

Et puis je ne veux rien savoir
Ni de ton cœur ni de ta vie,
Ni de ton âme défleurie.
Tu es celle qu'on veut avoir
Entre deux matins ou deux soirs —
A moins qu'on ne t'ait pour la vie.

L'ÉTANG

Vois, il a la bouche close ;
Il est si discret, l'étang !
Dis-lui des vers, de la prose,
Ou même toute autre chose ;
Si tu vois bouger l'étang,
Viens-t'en me chercher, viens-t'en.

A quoi songe cette eau verte
Qui sommeille ou qui attend,
Où vont à la découverte
Les fils de la Reine Berthe,
Les longs fils soyeux d'antan
Qu'elle filait en chantant ?

Tout au fond gît l'amertume
Des souvenirs attristants,
Et dans la vase posthume
Le corps — ce dit la coutume —
Du bon chevalier Tristan
Qui mourut fol à vingt ans.

Songes éclos en ces vases,
Troubles moires miroitant
Sous des écharpes de gazes
Sont de longs rêves sans phrases,
Des rêves à d'autres temps —
Car il est très vieux, l'Étang.

LE PARAVENT

C'est, aux gris attendris des après-midi mièvres,
La gravité naïve et presque ridicule
Du premier seul à seul sur la route des fièvres,
Sur la route, où l'intrus, le passé, se recule.

C'est, en des tours galants, mêmes chinoiseries :
Oiseaux d'azur planant sur des plaines rosées —
Lotus d'argent broché — consolantes rosées
Sur des pistils dressés en des forfanteries —

Des poissons fabuleux au ventre d'émeraude
Gonflé d'illusions nagent en des nuages
À peine endeuillés de la trahison qui rôde
À pas violets parmi d'inquiets feuillages.

La pagode où Bouddha boude sera le temple,
Et, cérémonieux, le minuscule bonze
Prêche, l'air égrillard, pour le mauvais exemple,
En brûlant des parfums sur la vasque de bronze...

Les plis discrets enveloppent les voix éteintes,
Les voix de rien, peureuses des écholalies
Et qui chuchotent d'imperceptibles folies,
Lèvres à lèvres, en des fantômes d'étreintes.

Et plus tard les feuillets, en leur âme de moire,
De ces vagues baisers d'où naquirent les fièvres,
Comme le livre aimé, garderont la mémoire
Aux gris plus attendris des après-midi mièvres.

L'ABSENTE

Du miroir où jadis se dédoubla l'Absente,
Et du lit virginal que hantent les rideaux,
Effarouchant le vol des heures finissantes,
Et du vase fleuri encore des lys d'eau,

Renaît l'ambition d'une joie superflue,
Et j'espère. Oublieux tout à coup du passé,
Je vois sourire sa présence survenue,
Et le faste d'aimer trouble mon cœur glacé.

Ce soir, je redeviens le faible adolescent
Qui la voulut autrefois parer de ses gestes.
Et c'est l'instant unique où tout souci s'élude.

Voici que sa main sur mon front calme descend,
Et dans l'ombre propice où sa grâce s'atteste
Surgit l'Illusion, mère des certitudes.

LE CLOWN

Des cabrioles, des cabrioles, *my dear ;*
Quite well! Hop, un coup de jarret pour rebondir.
Hop! Ah! non pas cela ; c'est fou, c'est surhumain.
Tu m'as fait peur : un pas plus loin c'était la tombe,
Et je ne vôlais pas, monsieur Clown, que tu tombes.
Oh! ce rire muet! Alors, un simple jeu?

Pitié! voici mon cœur sur des grilles de feu.
Car vois-tu, clown, tu m'es aussi cher que moi-même :

Je t'aime comme on s'aime, Hamlet à face blême,
Avec un trou saignant barbouillé de carmin,
Mienne blessure, qui fait rire aussi la foule.
Hop! les grimaces, les cabrioles ça soûle
Autant qu'Elles et que l'Absinthe sacro-sainte.
Mais c'est dangereux de faire son Des Esseintes,
De vouloir gambader en bonds paradoxaux
Vers un idéal sans filet, où les deux pattes
En l'air pour se donner des airs de névropathes!
Vaut mieux pas. On peut y laisser quelques morceaux
De soi...

Donc fini « s'amuser tous les deux »,
N-i, ni. Viens, mon frère, loin des curieux.
Je veux laver de pleurs ton masque de céruse,
Mais en catimini : ces gens sont pleins de ruse ;
Ils ont toujours sur eux ce qu'il faut pour écrire,
Et pour inverviewer le cœur, un truc adroit.
Mais j'ai mon amour propre, et c'est bien notre droit,
N'est-ce pas, de pleurer, puisque nous faisons rire!

LE SENTIER

J'ai marché lentement parmi
Les fleurs du sentier endormi,
Espérant revoir mon amie.

Témoins de mon bonheur passé,
Les arbres me laissaient passer
Et muets gardaient leur pensée.

L'Étang en un rêve de plomb
Dormait près du chêne félon —
Ah que la route paraît longue !

La lune aux minces doigts blafards
Effeuille les grands nénuphars —
Ah que cette route m'effare !

Enfin m'est apparu le banc
Où l'enlaçant tel qu'un ruban
Je baisai ses lèvres trop blanches.

Hélas, elle n'était plus là !
Appuyant son front tiède et las
Contre mon cœur baigné de larmes...

Et ses frêles bras ivoirins,
Ses yeux profonds comme le Rhin,
Sans haine ni doute ni crainte —

Ses gestes graciles d'enfant,
Gestes surpris et confiants
Au son des paroles fuyantes...

Et soudain il m'est souvenu
Que son corps glacial et nu
Gisait là-bas dans l'avenue

Sous les plis incertains du lin,
Les mains jointes pour le déclin
De sa belle âme cristalline.

Elle était morte un soir d'été,
Ma faible et grave fiancée —
Mais moi je l'avais oublié...

CHANSON

Il pleut dans l'herbe grasse
Du petit cimetière,
Là-bas, sur le coteau,

O bien aimée, ô mal aimée.

N'es-tu pas encor lasse
De dormir sous la pierre ?
Je te joindrai bientôt,

O bien aimée, ô mal aimée.

Le temps d'écrire un livre,
Un livre de ballades
En souvenir de toi,

O bien aimée, ô mal aimée.

Après quoi je délivre
Enfin ce corps malade,
Transi déjà de froid,

O bien aimée, ô mal aimée.

Et je veux qu'on le couche
Dans l'herbe haute et grasse,
Là-bas sur le coteau,

O bien aimée, ô mal aimée,

Afin qu'encor ma bouche
A ta bouche s'enlace
Au temps du renouveau,

O bien aimée, ô mal aimée.

Car tu fermas trop vite
Tes paupières blessées
Par l'aube du Désir,

O bien aimée, ô mal aimée.

Et mon remords s'irrite
Des heures dispersées
Au vent de l'Avenir,

O bien aimée, ô mal aimée!

Me demander *pourquoi* je t'aime?
Imprudence, imprudence... ô sotte question...
Oh cesse de parler... je t'aime —
Et que du reste il ne soit plus question.

Je t'aime et si je te disais toute autre chose
Je parlerais si longtemps, trop longtemps...
Tu ne comprendrais pas grand' chose
Et l'amour pourrait s'enfuir pendant ce temps.

Non, non — ne baise pas ainsi ma bouche
Comme si tu voulais exhumer un secret,
C'est une cassette à serrure que ma bouche,
Et jamais, jamais tu n'en sauras le secret.

Et tu peux tordre aussi tes bras, femme stupide,
Et m'ennuyer de ta colère et de tes larmes,
Et me dire de mauvais mots, de méchants mots :

Je ne suis pas assez stupide
Pour me condamner à d'éternelles et vraies larmes
Parce que j'aurai lâché certains mots, *certains mots.*

SES YEUX

Ses yeux, ses grands yeux clairs sont un paysage
Où chantent hautbois, pipeaux, violons,
Où dansent avec des fleurs à leur corsage

Des pastourelles aux cheveux fins et blonds.
Et puis j'y vois la mer, dormante améthyste,
Avec des mouettes virant en circuits longs.

Quoi encore? Un ciel romanesque et sophiste,
Et maint autre si joli site oublié...
Mais je n'y puis voir (ah que ceci m'attriste) —

En ce miroir lucide et familier —
Ma propre image, toute petite et triste...
Et pourtant que de fois m'y suis-je épié!

———

LE VOYAGEUR

Sur le chemin jonché d'absence,
Le pèlerin marche à pas las ;
Que douce est la terre de France
A qui revient d'autres là-bas. —

Le voyageur marche à pas las,
Retrouvant l'âme de naguère
En l'air éperdu de lilas,
Mais cette âme le désespère. —

Que douce est la terre de France !
Mais la brume en ce cœur lointain !
Sache que sans nulle souffrance
Elle s'endormit au matin. —

A qui revient d'autres là-bas
Lauré de la gloire éphémère,
Tout front se penche, on parle bas,
La chambre s'emplit de mystère. —

En l'air éperdu de lilas
Balance une angoisse tardive.
Cloche si faible, ô faible glas,
O n'est-ce pas, c'est la missive !

Elle s'endormit au matin
Les bras croisés sur la poitrine ;
Le prêtre pria en latin
Et l'on vit passer l'Intersigne. —

Ah voyageur, pourquoi partir
Pour ceindre la pourpre de Tyr?
Maintenant tu pleures, tu pleures,
Tu te repens : il n'est plus l'heure. —

Elle s'endormit hier matin
Songeant au voyageur lointain...
Naguère seul est l'espérance
Sur le chemin jonché d'absence.

Volupté de la Douleur, et l'incorrigible
Fatuité de se croire le seul à souffrir,
D'être aux ébats du petit dieu l'unique cible
Et de se griser de son sang, fort élixir.

Au point qu'on souhaite une belle inaccessible
Pour frôler plus longtemps aux harpes du Désir
Le thème aux longs accords de détresse invisible
Que brode un chant de flûte en un faible soupir.

Mais il reste, ô mon frère, à notre âme inquiète,
Même enfui l'air qui se voudrait éterniser
Malgré l'obligatoire et prochaine défaite,

Et le triomphe s'acclamant en le Baiser,
La tristesse de toute joie où se reflète
Le front bilatéral du Sort à l'œil rusé.

BRINDISI

Au son des lyres, des flûtes, du cor,
Expert en maint astucieux décor
Corsé de l'irrésistible escalade,
J'eusse pu draper non moins qu'Alcindor
La cape traitresse au vent de bravade,
Et, calamistré de tendresse fade,
Astragaler mamour (ô l'âge d'or !)
De ce qui toutes les ravit encor.

Puis, aux balustres d'un fol acrostiche,
Conter galamment un tourment postiche
Et clamer au dol, au vol, au faquin,
Palsambleu fort jaloux, ventre de biche,
De votre œillade au signor Arlequin.

Cependant qu'alors mon grimaud Valère
Lutinant Dorine — eh ! l'heureux fripon ! —
Narguerait de loin ma feinte colère
Et marierait la mandille au jupon.
A quoi bon !

IDYLLE

Assez de ce faux dandysme sentimental,
Assez de cette allure de snob désœuvré.
C'est très facile au fond de prendre un air fatal,
Et j'aime ce matin le *seul aimable* Vrai.
Ainsi si quelque part il est une innocence
Rêvant, la douce, d'un cœur en convalescence,
Comme qui dirait une enfant bien élevée,
J'attends. Mais qu'elle m'annonce son arrivée.

Je saurai s'il le faut, tenant aux doigts le lys,
Marcher vêtu de lin sous des ciels apâlis,
Croire à la pureté de son âme niaise
Et hausser mon vieux luth désaccordé d'un dièse.
Je tremblerai frôlant sa robe ou son mouchoir
Et n'exigerai rien, par crainte de déchoir.
Oh le printemps! Oh les longues, longues allées
Où l'on va la main dans la main, âmes soûlées,
Sans rien dire (ô silence !) — et sans penser à rien :
Nous les aurons, et, tu verras, ce sera bien.
La nuit, quand la lune allonge l'ombre des couples,
Je ne pétrirai point son corps en mes mains souples,
Mais je ferai serment de l'aimer tant et tant
Qu'elle me croira gris du philtre de Tristan.
Le matin, en passant auprès de sa fenêtre,
Un regard suffira pour apaiser mon être
Et je m'en irai seul respirer une fleur
Qu'elle aura jetée en pâture à ma douleur.
Une lettre ou seulement un gant de l'Aimée
Évoqueront des vers en mon âme charmée,
Des vers où rimeront, ainsi qu'à l'Opéra,

Rose, morose, jour, amour et cœtera.
Enfin, si nul rival n'attise ma torture,
J'en ferai surgir un pour corser l'aventure,
Nous nous battrons en duel, et je serai blessé,
Bras en écharpe et par ses blanches mains pansé ;
Et de peur que tel intime ami ne m'évince,
Ceci se passera très loin dans la province.

LE POÈTE PARLE

« Souvenirs des jours en allés,
O cygnes longtemps exilés,
Vous revoici qui me troublez.

Vous venez du pays lointain
Où las d'un puéril destin
J'ai laissé ma belle un matin.

Vous qui planez parmi la nue,
Parlez : qu'est-elle devenue
Sur la terre là-bas, si nue ?

Dites, est-elle toujours belle
Avec son âme de dentelle
Que déchira ma main cruelle ?

Ou bien sans force sur la grève
Meurt-elle de vivre ce rêve
Que je fis naître et qu'elle achève ?

Ah mes cygnes, chantez, chantez !
Mon pauvre amour désenchanté
Mérite encor la vérité.

S'il faut pour ne pas qu'elle meure
Tout l'or enfoui dans ma demeure,
Vous pouvez l'emporter sur l'heure ;

S'il lui faut la bonne parole
Qui raffermit et qui console,
Dites-lui qu'elle est un peu folle ;

Et s'il lui fallait davantage,
Qu'elle sache qu'avec courage
Un jour je ferai le voyage ....

Et si ce n'était point assez,
Dès que la pluie aura cessé
Je m'en irai pour l'embrasser. »

Mais les grands oiseaux sont muets,
Aux paroles du cœur mauvais —
Ils ont déployé leurs duvets

Vers celle qui là-bas s'esseule
Sans même une chanson d'aïeule
Pour lénir en son lit d'éteule

La fièvre injuste de son front
Après un si mortel affront —
Et les cygnes ne reviendront.

WORDS

J'aurais cru que nos malsaines promenades
Parmi l'ombre entremetteuse des charmilles
Avec sourires mi-banaux et mi-fades
Suffiraient au désespoir de nos familles,

Et que le contact des juvéniles chairs
Joint à l'ambiance des désirs en fleurs
Éveilleraient enfin le mal doux-amer
Qu'en vain je quiers aux terrasses d'Elseneur.

En toi-même tremblaient autant de pétales
Qu'un vent surgi les peut d'un coup défeuiller,
Et tout autre eût abusé d'heures fatales
Pour mieux que simplement ratiociner.

Oui — tout autre, en bon diable, en médiocre ermite
Égrenant le rosaire d'anciens credos,
Eût pratiqué non sans remords hypocrite
La douceur de ternir les vierges halos.

Mais pourquoi se targuer de l'arme d'Achille ?
(Le cœur me descendit jusqu'en le talon) —
Au fond je ne trouvais pas le temps si long,
Fût-ce au risque de te sembler malhabile,

Parce que par certain soir propre au poème
Tels mots effluès comme si j'eusse aimé
De ma lèvre sagace au jeu du dilemme,

Charmeurs et sybillins, sans ce que renie
Par maîtrise ou pudeur la chère Ironie,
Furent plus vraiment vrais que si j'eusse aimé.

SÉRÉNADE

J'ai mis hier au soir sur le pas de ta porte
Des fleurs.
Si un vent méchant les effeuille ou les emporte
Ailleurs,

Le lendemain j'y mettrai quelque billet tendre,
Pervers
Et dans la manière de l'éternel Clitandre,
En vers.

Si d'un petit geste sec ta main le déchire,
Cher cœur,
Demain, demain j'y mettrai ce que j'ai de pire :
Mon cœur.

De sorte qu'une nuit en allant au bal rose
Du Roi,
Tu songeras peut-être, en foulant cette chose
A moi.

DESTIN

Minute tragique où tout un futur se joue,
Démenti par le rire inepte du Hasard
Poussant d'un geste vaniteux et las la roue
Au carrefour de l'inéluctable regard.

Don péremptoire de soi-même : auguste Force
Atavique ! Désirs séculaires ! Latents
Désirs jaillissant à pleins torrents de l'écorce
Des cœurs prédestinés aux illustres instants !

Ils s'ignoraient vivre, et souffrir, et parallèles,
Et se savaient pourtant les pèlerins du But :
Or voici que leurs pas fleurirent d'immortelles
Et qu'à la même source leurs lèvres ont bu

Et l'absurde Pudeur honteusement chassée
Par tant de nudité dont ruissellent leurs yeux,
C'est la définitive étreinte prononcée
Avant qu'aucun baiser n'ait scellé leurs aveux.

Tragique moment! Toute attache se dénoue....
Un navire joyeux les porte en haute mer
Avec la Mort aux seins roidis dessus la proue,
Avec la Mort un doigt levé vers l'astre clair.

Mais eux sans condescendre à renier leur route,
Les yeux fixés vers l'aube aux lointaines lueurs,
N'entendent pas craquer le navire en déroute
Et mêlent leurs soupirs aux vents dominateurs.

AUTRE CHANSON

Mon cœur m'est resté sur le cœur
De cette trahison.
Pourquoi donc faut-il que ce cœur
Me jette en déraison ?

Il en est tant, à ce qu'on dit,
D'expertes aux revanches
Qui des larmes d'un Vendredi
Font rire les Dimanches.

Or l'une serait bien ma sœur
Jusqu'à la pâmoison,
Jusqu'à la petite douceur
Qui fait un grand frisson.

Mais voilà — l'autre c'était l'autre
Et ce n'était pas l'une,
Et sa faute fut de ma faute
Et j'aboie à la lune.

Adieu les parfums en mineur
De sa rouge toison ;
Le nouvel amant est majeur
De plus d'une saison.

Alors il faudra que j'en meure
Comme un dont l'heure sonne —
Quand elle ira dans ma demeure,
N'y aura plus personne.

Et j'entend son rire moqueur
Dans la vieille maison
Où fleurit un temps le bonheur
Avant cette chanson.

Il ne faut pas leur montrer ce que nous sommes,
Pas plus à celle-ci qu'aux autres.
Elles ne pensent qu'à guerroyer les hommes
En des subtilités d'apôtres.

Il ne faut pas leur confier nos armures,
Ni le blanc cimier ni le heaume,
Aux candides mains un peu moins que rien sûres,
Froides mains ignorant le baume.

Si l'ambiance est aux tendres crépuscules,
    A cette grise heure qui leurre,
Où les meilleurs cœurs frisent le ridicule,
    Bebêtes à ce qu'on en pleure,

Mais où ce qu'il y a de plus noble efflue :
    Ferme l'écluse de ton âme ;
Sois doux, mais de quelle douceur melliflue,
    De quel poncif d'épithalame —

Mélancolique, parcours toute la gamme,
    Bémolise Werther-Adolphe,
Même de la violence : enlace, brame —
    Elle est la mer et toi le golfe...

Mais surtout pas simple, ah pas toi, pas nature !
    Il leur faut la chose moins vraie
Que vérité ; le joli d'une aventure
    Où le bon grain serait l'ivraie.

CRÉPUSCULE

Nuances à l'agonie
De la lumière bannie
Par un astre précurseur,
Elles chantent l'ironie
D'involontaires nénies
A notre ancienne ardeur.

Quelle viole désolée
Se mêle à la symphonie ?
La candeur s'en est allée —
S'inclinent les azalées
Dans les pâlottes allées —

Ah le « beau soir de printemps » !
Te rappelles-tu le temps
De mutuelle envolée
Vers la commune douceur ?

Petit geste défenseur
Qui tant me fit agresseur,
Doubles chagrins, troubles joies
Tissant d'invisibles soies
Autour de nos libres cœurs,

Mi-baisers, enfantillages,
Longs pardons et males rages,
Indispensables bagages
Des cythéréens voyages.

Soudain vous reparaissez
Revêtus de nos passés,
Lambeaux frêles, tons passés,
Comme ces derniers nuages
Par un rayon traversés...

Et pourtant comme eux vous n'êtes,
Délicieuses sornettes,
Qu'impalpables gouttelettes
Que mes larmes en séchant
Aux rayons de ce couchant
Ainsi callides ont faites.

Étant alors au lit et de fièvre malade,
Tu vins enfin me voir, par curiosité,
Et sachant bien de quoi je souffrais, par bravade
Je suppose, tu feignis l'ingénuité.

Et tu me dis : « Ami, qu'y a-t-il dans tes yeux ?
Ils ont à cette heure un éclat fébrile, étrange...
Oh ! quel est le mal sournois et pernicieux
Qui vous épuise à ce point ? » Et de sa voix d'ange

Elle dit encor : « Penses-tu parfois à moi?
Non... car nulle part je ne vois les fleurs que j'aime...
Ni mon portrait, jadis sur ce meuble d'ébène...
Ni ce petit livre de vers chapé d'orfroi
Que nous lûmes si souvent ensemble, tu sais... »

Moi, je lui répondis d'un ton tremblant assez :
« Tes fleurs, tes belles fleurs un soir se sont fanées,
Expirant le parfum de mes jeunes années —
« Je ne sais par qui ton portrait fut déchiré,
Mais par la même main mon cœur fut lacéré —
« Les pages du petit livre aux chansons aimées
Se sont au foyer de ma fièvre consumées —
« A force de regarder toujours en moi-même,
Mes yeux ont pris cette couleur étrange et blême —
« Et maintenant, par grâce, pars, ô douce amie,
Car ta présence me prodigue une accalmie...
« Pars et ne reviens pas. Mon mal pourrait s'enfuir,
Et par toi sache que *je ne veux pas guérir.* »

LA CHASSE

Dans la clairière, près du val,
Sous la clarté rouge d'un soleil d'automne,
Coule le fleuve lent et monotone
D'un passé que plus rien n'étonne.
J'ai laissé brouter mon cheval
A son aise dans l'herbe drue,
Mais sans lâcher de l'étrier.

Tout à coup, du fond du hallier
Une forme m'est apparue :

Elle s'avance légère
Sur la cîme des fougères,
La forme mensongère.

Un rayon de soleil
A lui sur son orteil.
On dirait une abeille.

Avec son rire qui fait mal
Et ses dents de jeune animal,
Elle dut mordre à toutes âmes;
Mais la mienne, durcie aux flammes.
Sombre et flétrie aux vents du soir,
Plus haute à force de déchoir
Et que de mes mains je flagelle
Chaque soir,
Nulle désormais, pas même elle,
N'y doit toucher sans mon vouloir

Avec ses robes et ses danses
Et son regard damasquiné,

Cieux changeants, ruisseaux d'impudences
Sourdant de son front obstiné,
Avec cet orgueil d'être unique
Sous son hypocrite tunique,
Elle m'a pourtant étonné.

Et j'eus peur... car dans l'atmosphère
Maléfique de son mystère
Soudain l'ancienne chimère
Passe, me frôlant en son vol,
Et j'ai senti sur mes prunelles
Souffler le vent chaud de ses ailes.

De minces gouttes de sueur
Ont coulé jusque sur mon cœur.
Et j'eus froid... Mais crispant les rênes,
De l'éperon des vieilles haines
J'ai meurtri le flanc frémissant
Du cheval déjà hennissant.

D'un bond furieux le voici fuyant l'image.
Taïaut, bon compagnon, courage!

Hardi, vers l'horizon !
Il faut fuir sans raison.

. . . .

Taïaut, par monts et par vallées
Sous le ciel bas les lacs de volupté
Passent... O cette eau morne aux voix ensorcelées !

Passent aussi les longues plaines désolées,
Et sous les sabots de ma bête
La poussière des désirs défunts fouette
Mes yeux et dessèche ma gorge qui halète.
Hardi, galope, animal entêté.

Maintenant c'est la forêt du Doute, —
Tragiques troncs et comme en déroute
D'avoir combattu la solitaire Austérité,
Feuillages morts que trop de soleil rongea.

Mais entends sur tes traces déjà
Les folles meutes harcelées ;

Les voilà, les voilà...
Oh Dieu ! l'interminable route.
Galope, galope, compagnon détesté !

. . . .

Ha, c'est enfin le silence et la brune
Et l'ombre calme des grands bois :
La paix suave du hautbois,
Chante dans un rayon de lune.
Elles ont fui, les rauques voix
De la meute, on dirait, l'autre après l'une.
Serait-ce déjà l'autrefois?
Et serait-ce enfin le bon gîte,
Ce val paisible et consolant
Où coule un fleuve grave et lent
Que nul désir humain n'agite ?
Il serait temps pourtant : mon cheval souffle et tremble,
Une sueur de sang mouille son poil luisant.
Halte en cette clairière !
Qu'est-ce donc ? il me semble...

O néant ! C'est bien cela. Fatigue et néant !
Vois, vois... C'est *la même clairière*
Qu'à l'aube, avec son herbe drue
Où la forme m'est apparue
Légère
Comme une abeille
Sur la cîme des fougères.
Ici, certes, ici même, à cette place,
Broutait tantôt ma bête altière...
Maintenant la voici plus lasse
Et moi plus las aussi.
Triste fallace
De la chasse meurtrière !
A quoi bon cet effort et la route éphémère,
Ce sang et ces hennissements ?

Voici le hallier solitaire...
L'herbe des désenchantements
Croît près du fleuve monotone
D'un passé que plus rien n'étonne

A force de s'approfondir
Le long des berges de silence.

Va, cherche à te reconquérir,
Chasseur arrogant. Pointe et pique ta lance
Sur l'ombre qui court vers l'oubli,
Et sonne enfin au vent l'orgueilleux hallali !
Mais songe : la défaite n'est pas moins belle
Puisque quand ton cheval chancelle
Le fleuve obscur est là pour vous ensevelir.

FIN

TABLE

TABLE

Imprimerie C. RENAUDIE, 56. rue de Seine.